



Aurélie Pétre Interview & Exhibition Ceysson & Bénétière – Paris

Aurélie Pétre Interview – IRK



Ceysson & Bénétière

Interview Aurélie Pétreil – IRK

Avant tout, vous considérez-vous comme une photographe ou une artiste d'installation ?

C'est effectivement une question récurrente, une distinction posée pour des raisons diverses, inhérentes à mon processus créatif comme à la place accordée à la photographie dans les institutions.

Il existe notamment des bourses, prix ou acquisitions spécifiquement dédiés à la photographie, ce qui mécaniquement participe activement à soutenir les scènes photographiques. La photographie est un médium particulier, qui se place au carrefour de plusieurs scènes.

Je me définis comme une « artiste, photographe auteure ». En anglais, ces multiples porosités sont plus simples à formuler qu'en Français, on dirait « visual artist ».

Avez-vous-même envie de répondre à cette question ?

C'est une question qui me paraît naturelle, car comme je le disais, il existe de multiples porosités dans mon travail, les définitions se brouillent. A une époque, j'ai pu attacher de l'importance au fait de trouver ma place au sein des scènes contemporaines, notamment quand certains ont pu me dire « finalement, tu n'es pas photographe ». Questionner les frontières d'un médium fait partie de l'ADN de mon travail : savoir d'où on parle, à qui, et comment ; je crée une variété de grilles de lectures qui sont autant de propositions perçues différemment par certains regardeurs.

La mise en espace de vos images est un processus d'abstraction qui perturbe leur représentation. Que souhaitez-vous que le spectateur retienne de ce travail ?

L'idée première de ces mises en espace était de travailler avec l'ensemble du corps. Je considère le corps dans son entièreté. Ainsi, le fait de se déplacer au sein des installations révèle mes propositions, l'espace physique ou sonore participant à la conception de l'œuvre.

Par exemple, dans Desparecidos, une installation monumentale composée d'une seule image de plus de 2m50 de haut, le tirage est présenté dans sa forme cristallisée. Au fond d'un grand espace, une partie de l'image est cachée par une cimaise blanche, dans une invitation à rentrer dans l'espace pour découvrir la proposition de plus près et se rendre compte de l'échelle du paysage qui est donné à voir – ainsi l'invisible se révèle. L'œuvre tire sa source de vingt années de recherches effectuées par un groupe de femmes dans le désert chilien. À la recherche de leurs proches disparus, elles ont sillonné le désert en suivant un quadrillage cartographié. J'ai voulu qu'on perçoive la durée de cette quête, dans une véritable perception physique et non pas simplement une compréhension intellectuelle.

Avez-vous une œuvre d'art préférée et pourquoi ?

Ceysson & Bénétière

J'aurais du mal à citer une œuvre en particulier. Par contre, il y a des artistes qui m'ont véritablement marquée, comme Tatiana Trouvé, artiste qui travaille l'image et l'installation. Tatiana Trouvé était enseignante aux Beaux-Arts de Lyon quand j'y étais, j'ai pu nouer avec elle un dialogue particulier. Le travail de Claire Chevrier ou encore Valérie Jouve ont une place importante pour moi. Je pourrais aussi citer de nombreux architectes des années 50-70, quand l'architecture radicale repoussait les limites du médium architectural jusqu'à sortir de l'injonction du construire. Ce sont des figures de référence qui ont nourri ma réflexion, et m'ont légué leur héritage conceptuel.

Comment l'isolement lié au covid a changé votre travail ?

Le covid a provoqué des changements de divers ordres, certainement des prises de consciences, dont les véritables effets restent à venir.

En ce qui me concerne, le covid n'a pas immédiatement bouleversé ma vie. Depuis quelques années, j'étais déjà dans une forme de ralentissement et ce malgré les allers-retours entre la France et la Suisse, où j'enseigne.

Au moment du premier confinement en France, je me trouvais au Japon à la villa Kujoyama. Le projet que je menais là-bas avec mon partenaire artistique Vincent Roumagnac était déjà très avancé. Nous rentrions dans une phase de travail en studio, sans devoir continuer les prises de vues à l'extérieur. J'ai pu poursuivre ce travail-là, et nous avons même pu faire une exposition en janvier à la galerie Valeria Cetraro.

Ceysson & Bénétière a choisi de montrer vos œuvres à l'occasion de cette période de renouveau après le covid. Cela signifie-t-il quelque chose pour vous ? Avez-vous de l'espoir pour l'avenir et cela se reflète-t-il dans votre travail ?

J'ai de l'espoir dans l'avenir, sinon je pense que je serais ailleurs. Lorsque nous avons décidé, avec la galerie Ceysson & Bénétière, d'avancer l'exposition initialement prévue en septembre, celle-ci a pu coïncider avec un moment-clé : la publication d'une monographie embrassant une quinzaine d'années de mon travail, de 2003 à 2018. Cette monographie a été pensée de manière autonome à cette exposition et vice & versa, pourtant il y a une synchronicité qui se pose ici, dans le retour à l'image première, à l'image source, à la prise de vue latente, donnée à voir brute, telle quelle.

Cette crise va influencer ma pratique, il est trop tôt pour en dire plus. La proposition PVL couvre près de 20 ans de photographies, cette exposition est le fruit d'un constat d'il y a trois ou quatre ans. Je me souviens qu'à ce moment-là, j'échangeais déjà avec Etienne Hatt, critique d'art et commissaire de l'exposition, au sujet d'une possible saturation des formes, d'une trop rapide spécialisation de l'image, d'un trop-plein visuel.

Il est certain qu'aujourd'hui, le covid a accentué cette impression. Nous avons été confrontés à une saturation d'écrans, d'images fixes, d'images en mouvement. Tout cela influe inévitablement sur la perception de l'exposition, qui bien que silencieuse, laisse entendre un brouhaha puissant émanant de toutes les investigations et reportages menés, de cette notion de déplacements

Ceysson & Bénétière

continuels, avec 8 géographies visibles dans les Prises de vue latentes exposées. Je suis impatiente de voir quelle lecture on pourra faire de tout cela dans quelques années, avec le recul nécessaire.

Les photos de cette exposition couvrent 20 ans de travail. Peut-on parler de rétrospective ?

Je ne dirais pas cela, même si effectivement l'exposition convoque des prises de vues depuis 2002. Une rétrospective couvrirait plus de propositions, et inclurait notamment mes œuvres en volume. Il s'agit plutôt là de ma première exposition qui, comme le dit Etienne Hatt, donne à voir le regard d'une photographe, alors que jusqu'à présent j'étais plutôt du côté de la cryptophotographie.

Aujourd'hui que votre carrière est installée, que de grandes institutions et collections ont approuvé votre travail, vous sentez-vous plus libre ou au contraire plus contrainte ?

Beaucoup plus libre. Je n'ai pas de background artistique. Je pense aussi qu'en tant que femme, c'était moins évident d'arriver jusqu'ici. Le fait qu'il y ait une reconnaissance de mon travail me légitimise, à la fois dans ma pratique et dans ma position. Surtout que j'ai fait partie des premières personnes en France à mener des recherches spécialisées depuis une pratique photographique. J'ai persévéré dans cette direction sans me laisser rediriger, sans céder par souhait d'appartenance à une scène plutôt qu'une autre.

Que pouvez-vous conseiller aux jeunes artistes aujourd'hui ?

C'est une question à double tranchant. Bien sûr, il faut croire à ce qui nous anime, s'en donner les moyens. Là où je serais plus nuancée qu'auparavant, c'est que même s'il me semble appartenir à chacun, chacune de trouver ses propres modes d'existence, il est certain que le covid est en train de reconfigurer nos modèles et structures grâce auxquelles un, une artiste peut assurer sa subsistance, ce qui ne simplifie rien et va demander d'imaginer d'autres modes de fonctionnement.